

Psychodynamique du travail étudiant dans un contexte de resserrement des conditions d'accès à l'emploi et d'insécurité économique

Marie-France Maranda
Université Laval
Chantal Leclerc
Université Laval

Résumé

Cet article abrégé donne un aperçu des résultats d'une enquête de psychodynamique du travail¹ (Dejours, 1993) réalisée sur une période de trois ans auprès d'une douzaine de programmes universitaires et d'une centaine d'étudiants. Outre les taux élevés d'abandon dans les premières années universitaires, ce sont certains signes de détresse observés par les intervenants des services de counseling et d'orientation qui nous amenèrent à tenter de comprendre l'angoisse des étudiants associée à l'anticipation de l'avenir.

Au Québec, les jeunes sont particulièrement affectés par les restructurations de l'univers de travail. Le taux de chômage des 15-29 ans est de 13,4% comparativement à 9,0 pour l'ensemble de la population (Maranda et Leclerc, 2000). L'avantage relatif dont jouissent les étudiants universitaires par rapport aux personnes moins scolarisées ne les immunise pas contre l'insécurité. Un avenir immédiat fait de sous-emplois, d'endettement relié à la poursuite des études, et d'emplois temporaires, en attend plusieurs..

Le travail est une activité déployée par les personnes pour atteindre certains objectifs de production (De Bandt, Dejours et Dubar (1995). Dans le cas du travail étudiant il s'agit de la production des savoirs ou des connaissances, la production des rapports sociaux et la production de soi. Les notes, les crédits et le diplôme représentent l'équivalent de la rémunération.

À ce jour, dix programmes ont été investigués: architecture, arts visuels, biologie, communication, éducation physique, ergothérapie, informatique, littérature, physiothérapie et sociologie. En suscitant la constitution de groupes d'étudiants de la même formation, nous

créons des espaces de parole dans lesquels les contraintes et les règles du travail associées à la poursuite d'études, dans un contexte de rareté ou de précarité d'emploi, peuvent être révélées, discutées et remises en cause. Nous retenons deux situations pour les fins de ce texte: une situation de rareté de l'emploi et une autre où l'emploi est quasi assuré, mais la compétition vive et la sélection déterminante.

Le silence et la répression de l'angoisse

Dans les programmes où la rareté de l'emploi est connue, tels sociologie, arts visuels, littérature et communication, l'amour de la discipline doit primer comme condition d'intégration. La passion est à la fois vitale et obligée. Comme toute personne qui travaille, les étudiants des sciences humaines et des arts sont préoccupés du jugement d'utilité qu'ils méritent, c'est-à-dire qu'ils espèrent des conditions de vie décentes, une reconnaissance du bienfait de leur travail et de sa valeur marchande. Ces espoirs sont toutefois refroidis par l'image que la société leur renvoie du penseur, de l'intellectuel ou de l'artiste inutile (ce sont là de vieux clichés actualisés dans la course aux emplois payants). Celle-ci est exacerbée par les doutes de leur entourage à propos de leur avenir et par les tabous qui bloquent la communication.

Dans plusieurs programmes, la passion devient une norme qu'il faut intérioriser et afficher: "Il faut avoir le métier dans le sang", leur dit-on. Cette condition implicite est inquiétante, car comment savoir si l'on possède en soi, presque dans ses gènes, ce potentiel pour supporter les contraintes associées à cette profession? Dans ce message véhiculé par les parents, les enseignants, les

employeurs, les médias, l'enthousiasme et la passion sont prescrites comme un antidote à la morosité. Mais ce discours de la motivation prend la forme d'une injonction paradoxale. Il n'y a pas de place, dans ce contexte, pour exprimer des doutes sur les finalités des études, et encore moins pour exercer une critique de la formation et de l'institution. Le silence à ce propos devient un poids, une souffrance que l'on porte seul et qui, avec le temps peut devenir de plus en plus oppressante. Pour éviter de soulever ces questions, on préférera taire certains éléments angoissants. Car pour plusieurs étudiants, l'angoisse est quelque chose à éviter ou à contrer, pour ne pas prêter flanc aux remises en question. Même dans les cas où la sociabilité est fortement présente, les étudiants n'abordent pas ces thèmes considérés intimes, car ils craignent le jugement des pairs ou celui des futurs employeurs.

La performance et l'endurance

Abordons maintenant un contexte où l'emploi est quasi assuré où règne toutefois la compétition et la sélection: en informatique et en sciences de la santé. La performance scolaire exigée pour se faire admettre en sciences de la santé, par exemple, a des effets sur le rapport actuel aux études. Les étudiants sont rigoureusement sélectionnés sur la base des résultats scolaires: sur cinq cent demandes par année, une soixantaine de candidats sont retenus en ergothérapie, à titre d'exemple. Symboles d'excellence ils font la fierté de leur entourage depuis leur enfance. Si les honneurs font plaisir, ils comportent toutefois un revers, celui de l'exigence de la performance. Cette exigence provient d'abord du système d'éducation dont les pratiques sont fortement axées sur la mesure des résultats, puis des parents qui ont accordé beau-

coup d'importance aux notes. Les étudiants ont intériorisé ces normes. Ils ont pris l'habitude de se fixer des objectifs extrêmement élevés et de se maintenir constamment au dessus de la moyenne, ce qui leur procure une sensation immédiate d'euphorie qu'il faut renouveler sans cesse. La pression ainsi exercée a pu amener à de brillantes réussites mais aussi à vivre des épisodes de stress intenses, voire d'épuisement.

Aux exigences reliées aux résultats, s'en ajoute une nouvelle: celle de montrer un état d'équilibre. Dans le désir de projeter une image quasi parfaite en tant qu'étudiants et futurs professionnels de la relation d'aide, il existe un risque: celui de doubler la performance liée aux résultats scolaires par une performance d'équilibre psychologique. Il ne suffit plus seulement de réussir, il faut présenter une image d'équilibre, démontrer de l'assurance face à l'incertitude, gérer son stress... Ces étudiants sont conscients des risques inhérents à une organisation du travail axée sur le productivisme. Ils lisent des écrits scientifiques sur le stress et l'épuisement professionnel. En ce sens, ils se croient sur le chemin de l'équilibre car ils détiennent l'information leur permettant de développer une connaissance objective de ces problématiques. Mais le fil est mince. Dans cet idéal, il y a peu de place pour la fatigue, la mauvaise humeur, le désaccord ou l'erreur et il existe un risque réel de glisser vers une idéologie défensive qui sur-valorise la responsabilité individuelle d'adaptation au détriment d'une critique des contraintes systémiques.

La stratégie défensive consiste à garder ses problèmes pour soi, à se soumettre à une dure discipline, à travailler sans se plaindre, à serrer les dents et ... à mettre en veilleuse son désir bien souvent. Les étudiants acceptent de se soumettre dans l'espoir, qu'un jour, ils ne soient plus forcés de tant sacrifier pour leur travail. Cette seconde nature n'est pas sans laisser de séquelles. À la longue, ils deviennent des experts d'endurance et ils en viennent à croire, et à dire, qu'ils n'ont pas le choix de s'adapter ainsi.

Conclusion

Le travail de réflexion fait auprès des étudiants universitaires permet d'échanger sur les plaisirs et souffrances

liés aux études, de reconnaître certains mécanismes défensifs inhérents au type de formation choisie, et de transposer cette réflexion dans les instances représentatives ou décisionnelles, lorsqu'ils le décident. En ce sens, nous estimons que l'approche de la psychodynamique du travail peut aussi agir sur un plan préventif. La prise de parole autour de l'organisation du travail ouvre la voie sur l'élaboration de pistes concrètes d'action en milieu éducatif et promet de nouveaux créneaux de recherche et d'intervention.

Nous avons réalisé cette enquête, en partenariat avec le Service d'orientation et d'aide psychologique et la Clinique d'orientation et de counseling de l'Université. Les directeurs respectifs ont participé concrètement à l'enquête à titre de co-chercheurs. Ils ont été présents à toutes les étapes de la recherche jusqu'à la production du rapport écrit. On peut donc penser que la psychodynamique du travail a un avenir en milieu scolaire (secondaire, collégial, universitaire, etc.) car cette approche théorique et méthodologique permet d'accompagner les étudiants dans leur construction identitaire en les aidant à reconnaître, tôt, les sources de plaisir et de souffrance liées à leur choix professionnel, de même que les mécanismes de défense qui se construisent au même moment. Elle permet aussi d'identifier des lacunes institutionnelles ou des problèmes liés aux programmes de formation. En cela, elle peut s'avérer un outil intéressant pour les associations étudiantes qui luttent sur ces plans. Bref, la psychodynamique du travail constitue une voie d'action novatrice dans le rapport des étudiants à leurs études et aux institutions.

Bibliographie

- Dejours, C. (1993). *Travail, usure mentale, De la psychopathologie à la psychodynamique du travail*, Paris: Bayard Éditions, 263 p.
- De Bandt, J., C. Dejours et C. Dubar, *La France malade du travail*, Paris: Bayard Éditions, 207 p.
- Maranda, M.F. et C. Leclerc (2000). "Les jeunes et le discours morose sur l'emploi, perspective de la psychodynamique du travail", *L'insertion socioprofessionnelle: un jeu de stratégie ou un jeu de hasard?*, sous la dir. de G. Fournier et M.

Monette, Les Presses de l'Université Laval.

¹Cette recherche est subventionnée par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada. Il est possible de se procurer les rapports de recherche au Centre de recherche sur l'éducation et la vie au travail, Faculté des sciences de l'éducation, Université Laval, Québec, Canada. G1K 7P4